

## **GISCARD: «MARÉCHAL, ME VOILA!»...**

Notre organisation, fidèle à la tradition de la C.G.T. qu'elle continue, a, en toutes circonstances, réaffirmé sa totale indépendance, notamment à l'égard des partis politiques.

Mais indépendance - et André Bergeron a raison d'insister sur ce point - ne saurait se confondre avec apolitisme...

Au cours de son histoire, chaque fois que les circonstances l'ont exigé, le mouvement syndical est sorti de sa réserve... Ainsi en a-t-il été le 12 février 1934 où, à l'initiative de notre C.G.T., fut organisée la puissante manifestation qui devait, au moins momentanément, stopper l'offensive des «*lignes factieuses*» qui rêvaient d'instaurer, en France, un régime à l'image de ceux qui sévissaient alors en Allemagne et en Italie. Plus près de nous, en 1969, la C.G.T.F.O. appelait, la première, au double NON au référendum de de Gaulle qui prétendait instaurer, dans notre pays, un régime néo-corporatiste.

Enfin et, chaque fois que les intérêts des travailleurs étaient directement menacés, la C.G.T.F.O. n'a pas hésité à se prononcer publiquement, qu'on se rappelle, par exemple, en 1956, la prise de position courageuse du C.C.N. d'Amiens pour l'indépendance de l'Algérie.

L'élection présidentielle a un côté terriblement simplificateur puisqu'il repose sur le plébiscite et, qu'en dernière analyse, elle oblige chaque citoyen de ce pays à choisir entre deux hommes, c'est-à-dire (ou du moins on aimerait à en être persuadé) entre deux politiques.

C'est dire l'importance qu'il faut attacher aux propositions des candidats à l'Élysée, surtout lorsque ces candidats ont une chance d'être élus ou réélus.

Giscard d'Estaing, avant même de s'être déclaré officiellement candidat, a éprouvé le besoin d'accorder un «*entretien exclusif*» à Louis Pauwels du *Figaro Magazine*. Assurément, le choix de l'interlocuteur et du journal ne sont pas fortuits. On aurait cependant tort de croire que le Président sortant a choisi le *Figaro Magazine* parce que, l'un et l'autre, font dans un aristocratismes de pacotille. Quant au choix de Louis Pauwels, il prend toute sa signification quand on sait que ce dernier est un des plus habiles théoriciens de la *Nouvelle droite*.

Mais de quoi se sont entretenus ces deux éminentes personnalités? Il faut nous rendre à l'évidence, cet «*entretien*» constitue un événement politique majeur... Depuis Vichy, aucun homme politique français n'avait osé proférer de telles énormités, qu'on en juge.

D'entrée de jeu, Giscard annonce la couleur: «*Je n'ai jamais été partisan d'une société égalitaire*».

A dire vrai, le contraire nous aurait plutôt étonné, il suffit de comparer les revenus de la famille Giscard (d'Estaing) à ceux d'un chômeur condamné à tenter de survivre avec 750fr. par mois pour être pleinement édifié (sans parler du choix de son patronyme... chez les Giscard, on est anti-égalitaire de père en fils). Mais là n'est pas l'essentiel de son propos. Au cours de son «*entretien*» avec Louis Pauwels, Giscard passe le plus clair de son temps à affirmer qu'il est le seul sauveur possible et qu'en dehors de lui, tout n'est que marche inexorable au pire des chaos.

«*Les partis politiques, nous dit-il, sont peu représentatifs... en 1939-40, leur naufrage fut total*». Voilà pour les partis politiques, quant aux hommes, «*il a longtemps cru [que] quelques-uns d'entre eux pouvaient*

*présenter une garantie de la démocratie... mais à force d'écouter leurs déclarations et d'observer leur comportement... il ne le croit plus».*

Autrement dit, si on en croit M. Giscard d'Estaing, soi-même, la SEULE garantie de la démocratie réside dans *«les grandes responsabilités [que] la Constitution de la Ve République donne au Président de la République».*

On croit rêver mais la suite des propos du Président de la République sont, pour le moins, tout aussi inquiétants...

Giscard reprend à son compte la vieille expression maurassienne de *«l'anti-France»*. Pour lui, tous ceux qui ne sont pas d'accord avec les admirables institutions de la V<sup>e</sup> République et avec le non moins admirable Président dont elle s'est dotée, sont à ranger dans le camp de *«l'ami-France»*.

Enfin, Giscard, non content de s'en prendre aux *«politiciens»* (lui se classe dans la catégorie des purs esprits et ne saurait se confondre avec un vil politicien!) dénonce, plus largement, les *«sphères politiques»* desquelles, nous dit-il, jamais ne sortira *«aucun projet d'envergure»* et auxquelles il oppose les *«milieux culturels et spirituels»* desquels, confie-t-il à M. Louis Pauwels, *«nous devons beaucoup espérer»*.

Et c'est ainsi que dans le marasme où nous sommes plongés à cause des *«querelles partisans»*, des *«partis politiques»*, en bref, de *«l'anti-France»*, M. Giscard d'Estaing croit, néanmoins, pouvoir déceler *«certains signes encourageants»*. Il semble que, pour l'instant, ces signes encourageants se limitent à deux, ce qui, assurément, est peu... Mais c'est toujours mieux que rien, alors apprenons de la bouche auguste du Président de la République de quels signes il s'agit.

Premier signe: *«Un renouveau spirituel et culturel [dont] le voyage qu'a accompli, au printemps dernier, le Pape dans notre pays, représente un signe positif».*

Deuxième signe: *«La vitalité démographique et biologique qui s'affirme dans la jeunesse française»...* Tel quel!

Que signifie ce jargon? Qu'est-ce que cette *«vitalité biologique»* qui s'affirmerait dans la *«jeunesse française»*? Faut-il en déduire que la jeunesse des autres pays en serait dépourvue?...

Enfin, faut-il penser que la *«jeunesse française»* constituerait une race à part et, bien entendu, bénie sinon des dieux, du moins par M. Giscard d'Estaing? Voilà des propos qui ne sont pas sans évoquer chez certains d'entre nous de bien fâcheux souvenirs!

Il est vrai que pendant l'hiver 1944-1945 et c'est lui qui éprouve le besoin de le préciser, Giscard d'Estaing: *«Alors que beaucoup de personnages - dont certains sont encore aujourd'hui des dirigeants politiques - discutaient entre eux à Paris, des jeunes gens, dont moi-même, se battaient aux frontières pour libérer des provinces encore occupées par l'ennemi. Car des provinces encore occupées, cela nous était, d'instinct, insupportable».*

On pardonnera cette longue citation, mais elle est lourde de signification. Giscard nous rappelle que *«lui, il se battait aux frontières»* et uniquement pour libérer le territoire national de *«l'occupation ennemie»*. Le reste, c'est-à-dire le nazisme et Vichy (dont peut-être certains personnages discutaient entre eux à Paris) ne l'intéressait absolument pas.

On s'en serait douté!

**Alexandre HÉBERT.**